

Le Vol du Vent ...



Michel François Ayerbe

Observez bien l'apparence d'un livre. C'est un objet généralement formaté, avec une épaisseur limitée à quelques centimètres. Le corps de l'ouvrage n'indique pas son contenu, et cependant, des pages de signes codifiés se tournent, pour délivrer des messages temporels.

Entre l'émetteur et le récepteur un jeu d'illusions passagères ; celui qui émet fait l'effort de transcender sa condition biologique, pour mettre en relief les spirales évolutives d'une réflexion, en phase avec un principe de vérité, le sien.

Du regard d'observateur qu'il porte sur les événements, un cheminement historique fragile s'élabore ; des cercles thématiques se façonnent, s'interpénètrent, renforcent ou infirment progressivement le raisonnement.

Une écriture spéculative, fragmentaire, trouve parfois, opportunément, un fil conducteur à la cristallisation d'une idée-force.

Les accapareurs de croyances, de vérité, et d'absolu de la connaissance, exercent une censure d'opinion immédiate, en laissant néanmoins le soin au temps de l'Histoire de décanter les manipulations idéologiques.

Afin de se rassurer, face à l'étrangeté du monde, les inventions conceptuelles humaines tendent à l'infini.

Je ne m'efforcerais donc pas de convaincre les adeptes du créationnisme de la fantaisie prestidigitatrice de leur théorie, face à la *synthèse néodarwinienne*. Ceci pour illustrer l'intolérance de la prétention humaine à découvrir les mystères de l'univers des formes.

Quand des civilisations, héritières des plus grandes avancées philosophiques, scientifiques, artistiques et culturelles, des siècles passés, laissent des *dizaines de millions de soldats, civils, résistants*, reposer *en paix* dans les cimetières ou sur les champs de bataille mondiaux, et ce en un seul siècle, le vingtième, le doute s'installe sur les valeurs et idéaux nationaux ayant autorisé ces hécatombes effrayantes.

Ce ne sont plus quelques individus, ni quelques poignées de soldats perdus qui s'entre-tuent, mais des millions de combattants engagés dans des luttes meurtrières.

Un inventaire de la barbarie contemporaine constate un état de guerre différencié, quasi général, sur une planète terre fermée. Une dizaine d'Etats selon la comptabilité des experts échapperait à cette situation, ce qui est malgré les injonctions des structures régulatrices internationales, relevons ce paradoxe, fort peu. Le visage de

la cruauté *civilisée* utilise donc des habillages bien différents, selon le nombre, l'ampleur des dommages directs ou collatéraux, la durée des conflits, la nature profonde des objectifs sensés être atteints.

Des points de vue contradictoires n'engagent pas forcément conflit, mais puisqu'il s'agit de l'évocation de rapports conflictuels entre membres d'une même famille, celle de l'espèce humaine, on peut imaginer qu'il suffit d'être deux pour entamer une discussion ou un rapport de force agressif !

Un fait divers récent mentionne qu'un homme peut assassiner un autre homme, pour un simple regard. Une guerre des regards devient motif d'assassinat ! L'échantillon de la barbarie s'enrichit allégrement...

Ces circuits d'allergie à l'autre, à *l'étranger*, qui s'accroissent de par le nombre d'acteurs entrant dans le jeu de la dominance, sont promus par la combinaison des interactions de milliards d'individus, qu'on projette désormais à près de dix milliards dans les années proches.

A moins que des variables d'ajustement biologiques ou climatiques ne viennent chambouler ces évaluations perturbatrices de raison, il paraît raisonnable de subodorer que les sources d'affrontement seront multipliées à l'infini, pour le partage des ressources d'une terre à la richesse restreinte.

L'idée de paix universelle est une *rengaine* abstraite dont se sont emparées les institutions internationales, avec des *protocoles additionnels*, adoptés, multipliés, et oubliés le plus souvent dans le brouhaha de conférences internationales.

Mort à la guerre est un beau slogan procédant de la méthode *Coué*, mais il relève tragiquement d'une incantation magique, là aussi.

Pourquoi alors écrire, si ce n'est pour raconter une *histoire*, des fictions pour le romancier, une Histoire pour le transmetteur d'un savoir nuancé ? Ce besoin est ressenti viscéralement comme vecteur de compréhension et de devoir de mémoire, ce qui implique effort et connivence avec le passé et ses protagonistes disparus.

Le schéma de pensée qui s'inscrit dans la durée oblige l'intermédiaire à abandonner la quiétude approximative du temps présent, pour s'anéantir dans une rencontre intellectuelle avec les artefacts du passé.

Un aventurier de l'âme se propose d'être un démarcheur d'un labyrinthe, désormais achevé, celui qu'il a construit patiemment en abandonnant, çà et là, quelques pierres de mémoire sur son chemin. Le dialogue outre-tombe en compagnie des ombres du passé consolide le bien fondé d'une réécriture actualisée de l'histoire des faits sociaux.

Chaque époque génère son lot de boniments, orientés, appris par inadvertance. Ce qui figurait dans l'agenda du temps, en tant que vérités absolues, apparaît soudainement au lecteur de la vie comme ruines idéologiques issues d'un *cabinet de curiosités* mondial.

Les fracas conflictuels, le bruit médiatisé des épiphénomènes sociaux, supplantent à foison les anciennes constructions sociétales.

Tout acte fondateur d'une pensée en évocation historique meut sa cohérence aventureuse tel un pari insensé sur les forces de l'esprit. Hors le rêve d'une société réconciliée avec elle-même, dans une reconnaissance humaniste d'avenir, point de salut.

L'hédonisme, vécu comme succédané à l'absurdité de la vie en société, ne suffit pas à garantir la qualité d'homme en vertige de déification. Celui-ci se veut dorénavant apprenti démiurge, qu'il en accepte les contradictions virtuelles dans sa quête du pouvoir.

L'espèce prétend à l'universalité de sa dominance sur l'écosystème terrestre. L'histoire des hommes doit donc se satisfaire de données tangibles, accumulées lors des quelques millénaires de révolutions terrestres d'*homo sapiens*, édulcorant par méconnaissance fondamentale le cheminement aléatoire de centaines de millions d'années de transformations de la matière vivante.

Le pari de ce statut autoproclamé, de nouveau dieu en enfantement, est devenu un concept opératoire aux vertiges philosophiques immenses de par l'étendue des conséquences qui en découlent. A ce jeu de la suffisance humaine la science introduit au surplus son lot de démesures intransigeantes, en remettant sans cesse en question les fondements de la nature humaine.

L'homme est un fétu de paille, secoué en tous sens par les incantations à la *vérité vraie*, imaginée et imposée.

La vie humaine devient une allégorie, puisée aux tréfonds de l'inconscient collectif, que la technologie prétend formater au goût amer de la nouveauté comportementale.

Sur ce registre ambivalent du temps fugitif accolé à la destinée individuelle le récit de l'histoire des individus s'apparente à un répertoire de questionnements.

Entre-temps il convient de meubler l'injonction entropique de la grande horloge.

Le désarroi marque de son emprise les sociétés humaines, le rappeler, le marteler, agrémente le discours de mantras utiles à se remémorer.

L'homme peut donc à tout moment de sa vie revendiquer sa légitimité unitaire, en sachant néanmoins

qu'il se heurtera à toutes les incongruités et dénégations arrogantes des pouvoirs, quels qu'ils soient. L'humanisme revendicatif de liberté d'opinion n'a pas beau rôle dans des sociétés d'omnipotence, territoriale, physique et mentale. La liberté d'opinion demeure un luxe, octroyé restrictivement.

Sur les sentiers du monde, on détruit, et on tue encore, et toujours, au nom d'un délit hypothétique d'expression, de convictions, philosophiques ou religieuses.

L'émancipation individuelle face aux servitudes est prônée en tant qu'objectif social raisonnable par les sociétés politiquement administrées, elle n'en constitue pas moins une utopie soigneusement tronquée !

Les régimes, dits socialistes, ont prouvé à cet égard la fourberie foncière de la praxis marxiste. Un contrôle normatif intransigeant organise les privilèges, par la violence, en transformant les régimes chimériques en dictatures de minorités. Des barbelés psychologiques protègent alors leurs ressortissants des influences néfastes de la liberté, au besoin en les tuant lorsque ceux-ci ne se soumettent pas à la raison raisonnante de l'État. Exit le Mur de Berlin.

Soubresauts quantiques, *agit propagande*, la fermentation sociale affirme la primauté des idéologies à caractère sectaire. Nulle illusion réductrice ne phagocyterait l'énergie intrinsèque des groupes humains en stratégie

d'affirmation vitale.

La manipulation, des affects, des structures familiales, des destinées, des environnements, est devenue une constante de l'évolution où la nature de l'homme est disséquée, étiquetée, en multiples catégories sociologiques.

Sélection, adaptation, compétition, forment un triptyque efficient de l'homme moderne.

Vestiges individuels de la liberté individuelle en sursis, destructuration du caractère unitaire des État-nation, l'avenir nous livrera le récit particulier de ce *combat* entre partisans de la tradition séculaire aménagée et civilisation de l'homme robot, gadget auto jetable après utilisation.

A vouloir accréditer un modèle unique né de la déraison technocratique les résistances humaines à l'innovation sociale forcée ne manqueront pas de s'imposer à tous, comme éléments fondamentaux de l'altérité humaine, à respecter, sous faute de rejet intransigeant.

La démocratie reste un principe à charpenter selon les évolutions sociologiques des siècles en gestation.

C'est un processus qui, par nature, ne demeure pas figé dans le marbre des Constitutions et doit s'ajuster régulièrement, pour atteindre un stade ultime qui serait celui de la démocratie directe.

A chaque entité sociale de développer ses propres recherches afin de délivrer les hommes et les femmes des arriérations contingentes.

La moitié de la population d'un pays comme le notre disparaît, par mort physique, sur une période longue de cinquante ans, remplacée par ailleurs par le biais du renouvellement démographique naturel des générations.

Les institutions politiques restent quant à elles bloquées sur les aiguilles d'un compteur lointain, échappant donc, par facilité, à la compréhension d'identités sociales en formation.



La confiscation intéressée de l'Histoire est devenue un artifice sociétal, inscrivant une déviance dans l'imaginaire collectif ; sa représentation officielle suit souvent une trajectoire tendancieuse.

Le vieil adage orwellien du contrôle du passé par le présent institue un dialogue biaisé, entre détenteurs d'une vérité académique conforme à une doctrine, et nouveaux défricheurs de l'âme collective.

A un savoir, conféré par des forces politiques, sociales, universitaires, jalouses de leurs prérogatives, vient se greffer la strate événementielle de la micro-histoire composée du quotidien résiduel des individus.

L'histoire des faits sociaux ne se satisfait donc plus des critères explicatifs de la grande Histoire, qui se nourrit, longuement, inexorablement, de la souffrance et de la mort d'une plèbe innombrable, foule anonyme de désirs et de parcours.

L'Histoire dont on nous parle et dont on submerge quotidiennement nos neurones est celle de la criminalité de masse, appliquée à des pays issus de conflits, tribaux, seigneuriaux, royaux, impériaux, révolutionnaires.

Selon les caprices des gouvernants, au gré de leurs rêves et délires de grandeur et de puissance, au fil des aspirations des peuples, des Etats naissent, vivent et meurent. Leur système de gouvernement varie selon les saisons humaines : de la monarchie constitutionnelle, au sultanat, à la république, à la principauté, au royaume, à la fédération d'Etats.

*

La mélopée s'intensifie, reprenant la problématique éternelle de l'homme et de la nature. Nature et culture en mode découverte, comme une comptine

musicale africaine. Les notes se reprennent, lancinantes, pincées à l'infini, difficiles à isoler, résonnant en chant du monde, en plainte essentielle. Un kora évoque la tristesse des hommes, l'ombre descend sur le jardin d'un paradis désenchanté à réinventer.

*

Oubli et incompréhension en regard de la trame historique associée aux hommes et femmes, objets de l'Histoire, handicapent sérieusement une vision humaniste du phénomène humain. La démesure dramatique du conflit intragroupes humains relève d'un sujet d'étonnement, à défaut d'empathie.

La guerre semble une constante de l'activité humaine, sous quelque forme que ce soit, le déguisement sémantique n'en évacuant que le masque de façade.

Guerre des espèces, guerres tribales, guerres économiques, guerres étatiques, les variantes associées définissent un cadre remarquable, pour toute recherche sociologique et psychologique sur le phénomène du vivant, en relation symbiotique avec les diverses espèces animales.

Notre comportement général avec nos amis animaux, en infériorité biologique dans la longue chaîne alimentaire, s'en ressent également. Bien que nous accordions, généreusement, une qualité d'être doué de